

*Queues de poisson sur
un dos d'âne*

Jacques Tornay

L'édition de ce roman a bénéficié d'une aide
de l'Association valaisanne des écrivains.

© 2006, Publi-Libris SA.
ISBN 2-940251-25-8
Tous droits réservés pour tous pays.
Toute reproduction même partielle est interdite.
Imprimé en Suisse.

[www. publi-libris.com](http://www.publi-libris.com)

*Queues de poisson sur
un dos d'âne*

Jacques Tornay

Roman

PUBLI•LIBRIS

Un

Matinée de grosse brume – Une femme cherche un prétexte pour larguer son homme – Elle le trouve – Un dîner à la poubelle

Pindon est une ville moyenne, située quelque part en Angleterre, et ça tombe bien puisque là débute notre histoire. Pour être précis, elle commence un samedi matin dans la villa d'un quartier résidentiel, avec le journaliste Ted Mulley qui prépare son repas de midi. Jane, l'épouse est sortie faire les courses de la fin de semaine et il en profite pour fredonner *La Carmagnole* en rêvant au jour où ses compatriotes anglais et lui vivront enfin sous le régime de la République. Jane a horreur des chansons révolutionnaires, elle lui a intimé l'ordre de ne plus les brailler dans

la salle de bains, la fenêtre ouverte, on pourrait l'entendre de l'extérieur et la respectabilité du couple s'en trouverait davantage compromise.

Ted laisse filer sa mélodie, il a le moral un peu déboîté à cause du mauvais temps. Depuis la véranda, il regarde un moment dehors. La brume ne désemplit pas, il en vient autant qu'il en part, épaisse, lourde et grise comme un troupeau d'éléphants serrés les uns contre les autres. Ils masquent le décor, on ne voit rien à travers. Bizarre, d'habitude le brouillard du samedi est bref et diaphane, il plane quelques instants au-dessus du sol et va se noyer dans le lac artificiel à proximité. Ted lâche un long soupir de lassitude et, voilà, par une sorte de magie le paysage devant lui se décante, les conifères du parc se profilent à nouveau, droits comme avant. Une corneille croasse dans un épicéa en amont du chemin piétonnier, ensuite résonne le ton aigret d'une sonnerie de bicyclette dans la direction opposée. Il a sursauté les deux fois. Et une troisième lorsque, se précipitant à la cuisine pour vérifier l'état de son steak, il a télescopé sa femme qui arrivait en sens inverse. Une matinée sous de pareils auspices augure mal de la suite.

- Alors ça, je te croyais en ville!
- J'étais à l'étage. Je réfléchissais.
- À des choses importantes?
- À des choses...

Jane remuait plusieurs formules convaincantes pour lui annoncer qu'elle le quittait. Toutes étaient valables, seulement lorsqu'il s'agit d'en sortir une seule à l'heure H, les mots font défaut.

Cuite à point, la tranche de viande a fière allure au milieu de l'assiette, entourée de pommes frites et de pois cassés. En face de ce tableau, Ted reprend du mordant mais ses deux sourcils se froncent en même temps à la vue de la sauce tomate figée au fond de la bouteille. Sacré nom, Jane l'a encore mise au frigo pour la nuit, il lui aura pourtant répété cent fois... Ted frappe le cul du récipient à grands coups de paumes, crispé au-dessus du plat garni. Jane continue de tourner autour du pot, à la recherche d'une excuse valable servant à justifier la rupture. En l'entendant blasphémer au rythme de son martèlement, elle qui, au départ, était aussi calme qu'une image sainte posée sur un édredon, sent désormais ses nerfs se mettre en boule.

Pour l'embêter, elle revient sur la conduite inqualifiable de son époux, l'autre soir, chez eux, devant ses amis du Cercle de psychanalyse. Leur salon réunissait en la circonstance le tout-Pindon de la vie inconsciente, soit huit personnes.

– Tu as été un abruti de démolir à brûle-pourpoint la théorie freudienne de l'inhibition sexuelle.

Ted se rebiffe :

– Tu les as vus, hein? ramassés sur eux-mêmes, incapables de répliquer à mes arguments, tous penauds et vaincus par la pertinence de mon exposé.

– Ils se sont surtout aperçus que tu n’y connaissais rien.

– Écoute, Jane, j’ai cité texto cette soi-disant sommité, tu sais, le professeur avec un nom moitié grec, moitié polonais, imprononçable même en le lisant à l’envers sur la couverture de son bouquin...

– Ensuite, tu es descendu à la cave et, de retour, puant la bière, il a fallu que tu t’exhibes devant les quatre invités restants par des grognements accompagnés de contorsions obscènes. J’en suis encore morte de honte.

– Je mimais le premier hominidé rencontrant la première hominidée. En l’absence de langage civilisé, il a dû procéder un peu de cette façon pour lui donner l’idée de perpétuer l’espèce, non?

– Et si l’initiative de procréation était venue de la femme?

– Ça ne changerait rien au fond du problème, Jane.

– Tu as même fait pleurer d’indignation notre président Tobie Ashmole.

– Lui? Il n’a pas cessé de dormir de la soirée. Il dormait déjà en arrivant.

Depuis l’esclandre, Jane avait démissionné du Cercle. D’ailleurs, la psychanalyse ne l’intéressait plus guère, ces derniers temps. Elle a remplacé Freud par le Bouddha, de

la doctrine duquel elle s'est entichée au point de manifester une franche irritation à l'égard des sceptiques ou de quiconque n'y verrait pas la solution définitive et globale à nos problèmes actuels. Elle traite volontiers ses détracteurs de misérables crottes et se détourne d'eux avec une moue de mépris.

Occupé à secouer sa bouteille de ketchup, Ted n'écoute pas sa femme lui dire son besoin d'accéder à un plan spirituel supérieur, projet voué à l'échec si elle reste aux côtés d'un époux décidé à lui grignoter le karma comme une vulgaire biscotte jusqu'à la dernière miette. Sa priorité à elle consiste dorénavant à se diriger vers son véritable moi intérieur, dans l'oubli complet de l'ego. Jane Mulley née Whoplemush sera donc une adepte du nirvana en vue de s'accomplir, de s'épanouir et de s'aboutir tous azimuts. Dans le domaine sexuel, sa stratégie consiste à reculer pour mieux sauter.

– Et s'il te plaît, abstiens-toi de me reprocher de ne pas t'avoir prévenu que ce moment viendrait.

Cette phrase entortillée fait conclure au mari que la tête de sa femme contient toute la brume qu'il y avait tantôt dans le parc. La seconde suivante, Jane s'en va en arrachant presque la porte de la cuisine. Le choc retentissant a l'insigne mérite de libérer intégralement le contenu du récipient de verre. D'un rouge catégorique et fangeux, l'avalanche de sauce couvre la surface entière de la faïence.

Dessous, on ne distingue pas la moindre dorure de frite, pas un soupçon de bidoche grillée ni le vert tendre des pois cassés. Pour couronner le tout, la réserve de bière est épuisée. Il devra par conséquent se passer de bibine et de bobonne. L'estomac noué, il enveloppe dans la nappe à dentelle de soie le repas gâché, avec le couvert, le décapsuleur inutile, le journal du matin, et balance le paquet aux ordures.

À propos d'ordures, Ted se voit déjà en vagabond au teint hâve et à l'œil torve, trébuchant d'une poubelle à l'autre dans l'espoir d'y extraire un vieil os de poulet à ronger. Tout appartient à Jane, y compris l'ordinateur, il ne lui restera rien et devra emprunter de quoi payer les frais du divorce. Il sera édenté et endetté.

Deux

*La première fugue de Jane – Une Russe rousse peu orthodoxe
– Crise existentielle du héros avec arrière-fond politique*

La rupture ayant un goût de définitif, Ted Mulley juge inutile de tracer après Jane comme il l'a fait à trois reprises au cours des mois écoulés. Elle rentrait alors, le lendemain, mais cette fois il ne fallait pas y compter.

En bon journaliste, il a noté en détail dans son calepin la séquence des événements à l'origine des escapades. D'abord, comment et pourquoi l'accrochage avait-il eu lieu? Ce point méritait d'être éclairci. Il a consigné aussi les noms d'oiseaux qu'elle lui lançait sous l'impulsion du moment, ceux dont il se souvenait car elle les faisait jaillir

de sa bouche à la vitesse du magicien qui extrait des lapins de son gibus.

Prête à tourner les talons, elle lui décochait une pique ultime, meurtrière, à l'empaler sur place. Au lieu de riposter du tac au tac, il dodelinait en écartant les bras en signe d'impuissance et continuait ainsi longtemps après son départ. Il pestait contre lui-même de manquer de ressort dans une telle occasion, d'avoir l'esprit de l'escalier, d'être lent à réagir.

La première fois, à peine remis du choc il part à ses trousses, décidé à connaître la destination de Jane, le fin mot de l'histoire. Une inquiétude le tenaille à la pensée d'un imprévu fâcheux, d'une difficulté, d'un ennui indistinct surgissant à l'improviste. Il ne redoute pas une agression physique à l'encontre de Jane, il connaît son potentiel d'autodéfense et, le cas échéant, elle l'utilisera avec un maximum d'efficacité. Un soir, en sortant d'un bingo avec une amie, deux gandins s'étaient pendus à leurs basques. Ils s'étaient retrouvés de guingois sur le bitume après avoir subi chacun une prise de jiu-jitsu. Elle les avait pourtant prévenus de ne pas pousser leurs manœuvres, ou elles tourneraient à leur détriment. Ils avaient ri en l'écoutant évoquer son initiation aux arts martiaux japonais pendant ses années de lycée, jusqu'en terminale. Mais nous le savons tous, l'homme n'écoute les avertissements que lorsqu'ils ne servent plus à rien...

Ted appréhende surtout de la rencontrer au bras d'un amant à l'angle d'une rue. Le trio serait fort marri d'une telle confrontation à chaud. La surprise dissipée, personne ne saurait quoi dire, le silence pèserait une éternité. Enfin, l'un des trois lèverait le front au ciel pour oser un commentaire sur le climat, et l'atmosphère se détendrait quelque peu. De toute façon, il fait toujours trop froid ou trop chaud pour la saison.

Ted s'imagine mal à quoi diable ressemblerait un amant de sa femme. Autant essayer de composer un portrait réaliste à partir d'une peinture abstraite de Pablo Picasso. L'exercice est fatigant. Il souhaite seulement ne jamais la voir fréquenter un sportif car il a cent raisons pertinentes de honnir cette caste de primates arrogants, et, s'il en donnait une seule, les quatre-vingt-dix-neuf autres suivraient d'office. Son père Philip Mulley aussi est remonté contre les sportifs. Il n'aime pas leur museau. « Ce sont eux qui déclenchent les guerres », assure-t-il.

Ted cavale depuis des heures à travers la ville. Il n'a toujours pas épinglé sa Jane, évaporée sitôt franchi le seuil conjugal. Aux passants, il exhibe une photographie d'elle posant nue et glabre sur la pelouse de leur cottage aux Cornouailles, la première pièce d'identité à lui être tombée sous la main au moment de son départ précipité. Ce jour-là, Ted venait de lui raser le pubis. Certains, parmi les interrogés, haussent les épaules en considérant la disparue

d'un œil aussi expressif qu'une valve de crustacé, d'autres passent leur chemin sans rien vouloir entendre, ou suggèrent d'aller aux objets trouvés. Plusieurs messieurs examinent longuement le cliché, regardant non pas le visage mais la fourche. L'un d'eux lui demande même où l'on achète ce genre d'images. Contrarié, Ted le leur retire des doigts et reprend la poursuite. Ni de près, ni de loin, la fugitive n'a été aperçue. Les gens se fichent de la disparition de leurs semblables, le peuple s'en tape et, pour espérer une réaction de sa part, il faut lui promettre une prime à la capture.

Devant une Jane insouciant et rieuse en l'état de nature, une vénérable dame est saisie d'un violent dégoût, son nez se plisse en soufflet d'accordéon et il pourrait bien ne pas reprendre sa forme initiale. D'après la vieille, Mulley devrait avoir honte de vendre de la pornographie sur le trottoir.

Assez pour aujourd'hui. Lessivé, il hèle un taxi et tombe sur la bagnole de Jumpy-le-Boitilleux, un garçon à qui une jambe plus courte que l'autre de naissance donne une démarche comique. Le chauffeur lui affirme avoir croisé sa femme, ou une qui lui ressemble, dans l'après-midi, à la périphérie nord-est, entre le nouveau stade de football et le lupanar Paradisio. « Elle déambulait en se tournant de ci de-là, l'air d'attendre une voiture ». Le cœur de Ted fait un bond prodigieux dans le vide comme un

sauteur à l'élastique, à la pensée de Jane se divertissant dans la débauche ou Dieu sait quoi.

Le Paradisio est un chapelet de bicoques pas plus grandes que des boîtes d'allumettes. À la réceptionniste antillaise, il fournit le signalement de la personne recherchée : début quarantaine, mince, blonde, chevelure abondante, yeux myosotis. « J'ai votre bonheur », dit-elle d'une voix qui jadis a certainement été un mélodieux gazouillis mais, à présent est éraillée comme celle d'un colibri fumant trop de Gitanes papier maïs. La fille le conduit au cabanon numéro onze où loge une certaine Venusia Bigboobs. Là, une hippopotame aux cheveux roux coupés ras étreint le visiteur avec des glapissements de bienvenue à l'accent russe. Elle lui enfourne la tête contre sa poitrine volumineuse, autant que les chaînes de montagnes de sa patrie, masse plus moelleuse et plus pâle, il est vrai. Ce ne sont pas deux mamelles seulement mais six, vingt ou davantage qui lui compriment la figure de tous les côtés. Devant ce couple enlacé, un observateur conclurait aux émouvantes retrouvailles d'un frère et d'une sœur après trente ans de goulag. Mulley a beau piaffer, se débattre et gesticuler de ses membres disponibles, chaque tentative de dégagement resserre l'étau d'un cran autour de lui, l'étouffant dans une odeur de transpiration typiquement slave. Bridé jusqu'au cou, il mord en désespoir de cause la surabondance

de chair blanche qu'il a sous la dent. La fille le repousse en un cri horrifié.

– Ah ça, petit monstre, tu vas me le payer. L'anthropophagie, c'est pas une spécialité de la maison.

– Laissez-moi paaartiir.

– Tu vas rester, morpion vicieux.

Pas une fois dans l'arbre généalogique des Mulley, natifs des hauts plateaux d'Écosse, l'un des siens n'a reçu injure aussi infamante que celle-là. Au nom de ses ancêtres, il exige réparation. Venusia réclame d'abord son dû en espèces sonnantes, majoré d'un supplément pour coups et blessures volontaires. À Ted de s'exécuter tambour battant, sinon il lui en cuira. Hélas, sa dernière finance est allée à Jumpy-le-Boîtilleux, il n'a plus un kopeck vaillant sur lui. Furieuse d'apprendre cette mauvaise nouvelle, la Russe le traite de moujik et actionne un dispositif d'alarme faisant surgir presque aussitôt trois collègues qui, par leurs assourdissantes criaileries, semblent former toute une horde. Elles lui dégringolent sur le râble et il s'ensuit une mêlée digne de la finale de rugby Australie-Angleterre de 1963. Les insultes crépitent sur le journaliste républicain : « sale mac », « obsédé », « fils de pute », « sodomisateur », « vaporisateur », etc.

– J'alerte la brigade des mœurs, lance une des harpies.

– Plus tard. Avant, nous allons la lui couper. Nous dirons aux agents qu'il est venu exprès pour ça mais a

refusé de régler l'addition, si le terme convient au sujet d'une soustraction...

– Certains y voient la jouissance suprême. Tenez, à Zanzibar, j'ai connu un nabab qui venait se la faire trancher chaque dernier jour de l'an, à minuit tapant. Un chirurgien la lui recousait et, après douze mois, tchop! même topo.

– Attendez, je vous raconte la meilleure...

– J'ai dit plus tard, maintenant faut y aller, s'énerve Venusia.

– Non non, celle-ci est courte!

Devant le péril imminent, la victime bande ses muscles et profite de la diversion pour se propulser d'un bond à la Bond dans l'encadrement de la fenêtre ouverte. L'herbe sèche de la mi-été le reçoit en roulé-boulé quelques mètres plus bas. Traumatisé, il court au jugé à travers la campagne comme une poule acéphale avec, sur la peau, son caleçon et sa montre-bracelet – elles lui ont enlevé le reste, *mamma mia*, y compris sa bague de mariage! Bah, elle servira d'émolument à Venusia et lui s'en achètera une nouvelle en temps opportun. Il n'ira pas réclamer le bijou chez les furieuses. Comme le poète Orphée descendu aux enfers récupérer Eurydice, sa légitime, cause de sa perte. Ce serait de la perversité flagrante.

Un troisième objet sauvé de la bataille est la photo de son épouse, maintenue par hasard contre l'épiderme grâce à l'élastique du sous-vêtement. Elle glisse au fil de la course

et s'emmêle à sa toison. L'un des coins chatouille déjà son bas-ventre avec insistance, à croire que l'herbe des Cornouailles essaie de lui transmettre un message codé. Tout galopant, il bénit sa chère Jane née Whoplemush, issue d'une lignée de banquiers londoniens louches de pères en fils, gens tordus dès le berceau, aigrefins patentés, néanmoins très recommandables comparés à ces goules résolues à le mettre en pièces détachées.

Il ralentit, va au trot en levant haut les genoux. Le jour décline mais comme dit un autre poète : « Sous le couvert du bosquet, la fauvette poursuit, infatigable, son limpide ramage. » Ayant déniché des nippes crasseuses dans une mesure de jardinier, il s'en affuble et rentre à son domicile par un itinéraire compliqué, sacrifiant à de larges détours, s'efforçant à la désinvolture du touriste qui ne connaît rien ni personne là où il passe.

Le front labouré de rides soucieuses, il en vient à douter de ses options philosophiques nourries de larges pensées et de tolérance humaniste. La récente expérience dégradante le conduit à renier les valeurs d'ouverture et de liberté d'esprit auxquelles il a cru jusqu'à ce jour. Il estime indispensable d'adhérer sans discussion aux principes les plus conservateurs de la société. Ne traduisent-ils pas la tendance naturelle de l'homme, puisque garants de sa survie en tant qu'espèce ? La rigueur dans la tradition, il n'y a que ça de vrai. Il s'agit de bannir les attitudes contraires au

courant normal des choses, de stigmatiser les marginaux de tous bords accrochés au bastingage de l'establishment, à dessein de le renverser puis de l'engloutir de l'étrave à l'étambot. Il faut combattre les univers interlopes, glauques, visqueux, situés hors des règles de l'élémentaire décence. L'ordre établi est en définitive une excellente invention. S'il ne l'était pas, verrait-on d'aussi nombreux citoyens satisfaits d'en faire partie? Jusqu'à présent réfractaire aux conformismes, Ted Mulley se propose de suivre un apprentissage ardu. Au début, on se force d'aller dans le sens convenable, songe-t-il. On fait semblant de se fondre dans le statu quo et, avec le temps, avant même de s'en apercevoir, on baigne dans l'immense flot rassurant des idées reçues et de la majorité silencieuse aussi naturellement que si l'on y était né. Au moins aura-t-on fini de trépigner contre les bien-pensants, le monde nous apparaîtra imprégné de la bonne vieille sagesse antique et la vie reprendra enfin un sens raisonnable.

C'est décidé, Ted sera un garçon modèle, il appliquera à la lettre les conseils de sa maman – ceux qu'il a l'impression d'avoir retenus. Promis, juré: il se tiendra droit à table, sur le siège du W.C., derrière le volant de sa voiture, à son bureau, partout où l'on exerce des fonctions essentielles, il saura garder un digne maintien. Il ne mettra plus ses petits souliers dans les grands en guise d'embauchoirs, ni les pieds contre le mur. Adieu rythmes binaires et sauvages hérités

d'Afrique. Désormais, il se délectera des compositeurs classiques, le soir à la maison, assis en costume-cravate dans son fauteuil rembourré, la bouche pincée et les yeux clos dirigés vers le plafond en signe de recueillement culturel. Il lui faudra d'ailleurs beaucoup de symphonies pour se nettoyer les oreilles, jusqu'au fin fond de leurs conduits, des mots affreux entendus au Paradisio. Arrière cigarillos, ninas, bière, vin et fantômes égrillards! Dès demain matin, il fera un tas d'enfants à la première venue. Il se transformera en pilier inébranlable de l'Église anglicane, l'officielle, et si elle trahissait sa vocation authentique, il la quitterait pour en fonder une autre, conforme à ses vœux.

A-t-il eu raison de choisir le républicanisme? Non, il s'est fourvoyé jusqu'à la gauche, son identité politique n'était pas la sienne, il l'a usurpée à l'instar du docteur Jekyll devenu le hideux Hyde. Ted Mulley sera semblable à Monsieur-tout-le-monde, il ne cherchera plus la petite bête dans les rouages des institutions. En contester le fonctionnement vous sape le moral.

La rude partie de son renouveau idéologique sera la vénération de la famille royale. Cette perspective lui arrache d'instinct une grimace, comme si on lui bouchait le nez pour essayer de lui faire avaler une couleuvre. Bon prince, il accepterait peut-être de fréquenter un camp de rééducation monarchiste. « Je dois réintégrer ma voie

authentique, être en accord profond et sans faille avec les usages anciens de nos îles ».

En traversant une ruelle obscure pas loin de son quartier de Coolgate, il s'adresse à haute voix de vertueuses exhortations. Avant d'en atteindre la sortie, il se retourne, inquiet, des résonnent derrière lui : serait-ce un espion, le jardinier à la recherche de ses hardes ? Histoire de faire le sourd, il s'enfonce sur les oreilles un chapeau imaginaire et pousse une pointe de vitesse au milieu de la nuit noire, étrangement immobile.